

Un entretien avec... Sylvio LAZZARI

Ainsi que tous les vainqueurs, M. Lazzari est modeste et réservé. Je prévois la tâche comme malaisée, car l'auteur de *La Lépreuse* semble assez peu disposé à parler de lui... et encore moins de ses confrères. Le champ de notre entretien risque de se trouver fort réduit. Il nous resterait sans doute à traiter quelque grand problème politique, social, financier, ou esthétique (à condition qu'il ne s'agit point de musique). Mais ce n'est point cela qu'attendent les lecteurs du *Guide*. Et il faudra coûte que coûte abuser de la confiance de M. Lazzari par des promesses déloyales, que je n'hésite pas à faire de la plus mauvaise foi du monde.

— Mais... nous parlerons d'autre chose, lui dis-je d'un air détaché.

Et, bien entendu, nous ne parlerons que de ça ».

Voyage, par exemple ?...

— Je dois prochainement me rendre à Nantes, à Bordeaux...

— Soyons indiscret : pourquoi pas le Midi, Nice, en cette saison ?

— Peut-être irai-je à Marseille, je ne sais. Il est possible qu'on y monte *La Tour de Feu*.

Nous y voilà enfin. J'achève la phrase :

— ... dont Nantes et Bordeaux auront eu l'heureuse initiative.

— Sans doute, concède M. Lazzari.

— *La Tour de Feu* commencera donc son... Tour de France, en attendant son Tour du Monde. Quelle en sera la première étape ?

— Il m'est difficile de répondre. Il se peut que l'Allemagne, Leipzig, peut-être, qui est actuellement le principal point de départ de ces sortes d'initiatives...

Je voudrais bien obtenir quelques détails sur une carrière de compositeur lyrique qui fut si rapidement brillante.

— Rapidement, sourit le musicien ?

Heureuse erreur qui va me mener au comble de mes désirs !

— Vous oubliez que *La Lépreuse* attendit environ douze ans les « feux de la rampe ». Sans doute ai-je été hautement payé de cette longue attente par la faveur que le public parisien voulut bien accorder au magnifique poème de Henry Bataille.

— Cette œuvre fut-elle votre début au théâtre et, si ce n'est indiscret, le théâtre fut-il lui-même le mobile de votre vocation musicale ?

— Ni l'un ni l'autre, cher Monsieur. J'ai commencé par quelques œuvres de musique de chambre, un *Octuor*, la *Sonate* pour piano et violon, un *Quatuor*... Mais c'est le fait de rares privilégiés de pouvoir soutenir à la fois une double réputation et, du jour où je fus classé comme compositeur de théâtre, on ne manifesta plus que peu d'entrain pour mes autres productions. J'ai toutefois eu la bonne fortune d'entendre Enesco interpréter ma *Rhapsodie* pour violon et orchestre et ma *Symphonie* en mi bémol exécutée par Straram. J'avoue que j'aurais eu plaisir à ce que l'initiative de ces deux éminents artistes trouvât quelques continuateurs. Je sais bien que ma *Symphonie*, d'assez grandes dimensions, exige une étude approfondie et que nos associations de concerts se trouvent limitées dans leurs temps de répétitions. Je m'élève ici tout à fait au-dessus de la question personnelle et c'est dans l'intérêt de la musique en général que je regrette cet état de choses qui ne semble que devoir empirer avec les difficultés financières croissantes créées par la vie moderne. Se trouvera-t-on désormais réduit à ressasser des chefs-d'œuvre, éternellement beaux sans doute, mais éternellement pareils, parce qu'ils épargnent des frais supplémentaires, et à n'accorder



Sylvio LAZZARI

que quelques parcimonieuses minutes aux œuvres nouvelles ? J'avoue d'ailleurs qu'à tout prendre mieux vaut se borner à ces quelques minutes plutôt que de faire une présentation hâtive de morceaux de plus longue durée.

— Malgré tout, vous n'avez point tenu rigueur à la « Musique pure » et vous avez continué à lui faire une cour discrète, mais régulière ?

— Effectivement, je puis vous offrir encore un tableau symphonique *Effet de nuit* d'après le poème de Verlaine et des *Tableaux maritimes*.

— Et des mélodies ? — pour épuiser cette question avant d'en revenir à notre grand cheval de bataille, le Théâtre.

— Oui, un assez grand nombre...

J'ai pensé vous être agréable, amis chanteurs et chanteuses, en relevant à la suite de cet entretien les titres des principales mélodies que M. Lazzari écrivit sur des poèmes délicieusement choisis et qu'à mon sens on a trop injustement négligées : les routines négatives sont aussi dangereuses que les autres !

— Mais vous me laissez entendre tout à l'heure, mon cher Maître, que *La Lépreuse* n'avait point été votre premier point de contact avec la scène.

— Elle le fut, avec la scène parisienne. Mais je ne suis pas le premier artiste qui ait été forcé de chercher son tremplin hors de son pays. Je m'essayai au théâtre avec un drame lyrique *Armor*, poème de Jaubert. J'avoue que l'esprit en était fort wagnérien et, à une époque où d'Indy avait déjà sacrifié au dieu de Bayreuth avec *Fervaal*, ma partition arrivait un peu au-delà de son heure : aussi préféré-je en fin de compte avoir attendu pour débiter à Paris avec une œuvre plus fortement personnelle. Toujours est-il que mon *Armor* fut créé à Prague en 1898, monté à Hambourg en 1900 et que la France, sous les espèces du Théâtre de Lyon, l'accueillit fort cordialement cinq ans après. A cette époque *La Lépreuse* était achevée et vous vous rappelez combien le sujet inspirait de craintes aux directeurs, de telle sorte qu'il fallut arriver jusqu'en 1912 pour en triompher.

— Et ce terrible sujet vous a-t-il suscité par la suite de nouvelles difficultés ?

— Oui, en Amérique, lorsqu'il fut question de me jouer à Chicago. Le sujet de *La Lépreuse* fut déclaré « impossible ». Je ne le regrettai point d'ailleurs puisque c'est à Chicago que fut créé *Le Sauteriot*.

Parfois les parents ont des faiblesses. Bien qu'aimant tous leurs enfants d'un amour tendre, ils ont souvent leur préféré, particulièrement chéri. A la façon dont M. Lazzari en parle, je crois deviner que *Le Sauteriot* jouit de la part de son auteur d'un traitement de faveur.

— Je l'avoue, concède-t-il, j'ai toujours eu une tendresse spéciale pour cette œuvre. Le sujet de Keyserling est d'une exquise sensibilité et MM. Roché et Martial l'ont si délicatement adapté à la scène française..

Bien entendu M. Lazzari ne peut pas ajouter que sa musique y est pour quelque chose...

Nous arrivons à la *Tour de Feu* ? Pas encore !

— Si je vous parle maintenant de *Melaenis*, que le public parisien ignore complètement, je crois, ce n'est pas pour lui apprendre son existence, mais parce que j'ai une dette de reconnaissance à acquitter... *Melaenis* dont le livret fut inspiré à Spitzmuller par Louis Bouilhet, se trouve soumise à une épreuve de patience bien supérieure à celle de *La Lépreuse*. Et ce fut un vaillant et modeste chef d'orchestre de Mulhouse qui tira cet opéra d'un sommeil si long qu'il semblait n'en devoir jamais sortir. J'associe d'ailleurs dans ma pensée M. Théodore Mathieu à la Municipalité de la cité alsacienne. Cela se passait en mars 1927. C'était, vous pensez bien, une grosse affaire que de monter une œuvre nouvelle d'une telle importance dans un théâtre de budget modeste, au milieu d'une population industrielle et ouvrière. Malgré tout, rien ne fut épargné. Les frais de décors s'élevèrent à environ 60.000 francs. Et lorsqu'après la dernière représentation je remerciai M. le Maire, celui-ci me répondit : « C'est nous qui vous remercions. Nous sommes extrêmement fiers de la préférence que vous nous avez donnée et de l'honneur que vous nous avez fait ». Plus pour un aussi délicat dévouement que pour mon amour-propre d'auteur, je fus heureux de la réussite de cet ouvrage et de l'accueil du public mulhousien qui transforma le déficit qu'il y avait lieu de redouter en un très appréciable bénéfice.

Armor, *Lépreuse*, *Melaenis*, *Sauteriot*, avec *La Tour*, sommes-nous au complet, cette fois ? *La Tour de Feu* est un sujet trop... brûlant d'actualité — si j'ose dire — pour que M. Lazzari consente à s'étendre dessus. Ce qui m'intéresserait beaucoup ce serait d'anticiper et de surprendre quelque projet. Ici, M. Lazzari se montre évasif :

— Oh ! j'ai déjà derrière moi une carrière assez longue et il faut laisser la place aux jeunes...

— Mais encore, vous arrêteriez-vous en plein essor ? Voilà qui serait difficile à croire !

— Sans doute, j'ai quelques vagues idées, assez lointaines...

Que voilà un lointain qui paraît susceptible d'un prompt rapprochement ! Mais enfin je n'insiste pas. Essayons côté style.

— Toute votre production, mon cher Maître, dénote une ligne de conduite qui ne s'est jamais écartée de sa direction primitive. Vous êtes resté fidèle à votre idéal personnel, à vos convictions profondes et vous ne vous êtes jamais laissé ébranler par les sollicitations ambiantes. Je crois presque inutile de vous demander si vous entendez dans la suite poursuivre une route qui ne vous a donné jusqu'ici que des satisfactions.

— En effet, vous venez d'exprimer exactement ma pensée. Mais je craindrais qu'on ne vît dans cette affirmation une sorte d'orgueil qui est bien loin de moi. Ce n'est ni par mépris des autres, ni par suffisance que je ne me laisse point influencer par les tendances nombreuses et variées qui se manifestent autour de moi. Ici, je voudrais me retrancher derrière l'autorité de celui que je considérais comme mon Maître, Gabriel Fauré, et qui me répondait dans une lettre admirable d'humilité : « Ne m'appellez pas votre Maître. Je suis un simple ouvrier, comme vous. Nous essayons de faire quelque chose. Nous réussissons ou nous ne réussissons pas, voilà tout ». Être le simple ouvrier, qui travaille avec ses instruments ! Tel était le langage du merveilleux musicien qui priait dans son testament deux de ses amis d'examiner son dernier Quatuor et de juger « si cela valait la peine d'être publié ». Voilà un des plus beaux testaments que je connaisse.

Très ému, je quitte M. Lazzari sur cette splendide leçon dont je m'en serais voulu de ne pas vous faire profiter.

Lucien CHEVAILLIER.

Quelques mélodies de Sylvio Lazzari : *Le Cavalier* (Saint-Georges de Bouhélier). — *Le Cavalier d'Olmedo* (Lope de Vega, paroles françaises de C. Le Senne et Guillot de Saix). — *Chanson d'Amour et de Souci*, *Chanson du Meunier*, *Chanson sur le Fleuve*, *Le Chien de Jean de Nivelles* (Tristan Klingsor). — *Elle l'entraîna dans une grotte* (Maeterlinck). — *Les Etoiles bleues* (Rollinat). — *Green* (Verlaine). — *La Fontaine de pitié*, *Les yeux* (Bataille), etc.